

concile de Chalcédoine et au patriarche des « synodites », Anastase d'Antioche; bien plus, ils accusèrent Pierre d'avoir professé une hérésie. Quelque temps après, Probus devenait évêque de Chalcédoine (1).

Les trithéites d'Alexandrie n'étaient pas disparus, tant s'en fallait! depuis l'excommunication prononcée quinze ans auparavant (2) par Jean de Cœlia. Ils adressèrent à Damien un paquet d'objections à résoudre (3). Damien se mit à l'œuvre et communiqua sa réponse à Pierre de Callinique pour qu'il l'examinât et lui fit tenir son avis. Pierre n'y manqua pas; il trouva même des passages ambiguës sur lesquels il demanda des explications au « pape » d'Alexandrie. Celui-ci le prit de haut et accusa son collègue de jalouse. Pierre l'invita alors à une rencontre où l'on passerait au crible les points litigieux de sa réputation; sans grand enthousiasme, Damien se mit en route et, par Gaza, arriva à Tyr; Pierre pensait que Damien allait venir jusqu'à Goubbha Barraya. Il fut assez tôt détrôné, car non seulement les évêques envoyés par Damien refusèrent de communiquer avec ceux que Pierre avait dépechés à leur rencontre, mais ils leur remirent des lettres injurieuses et violentes. Damien refusant de se rendre à Goubbha Barraya, sous prétexte que c'était une contrée lointaine et barbare, on lui répondit qu'il avait la mémoire courte (4). Finalement, on attendit l'arrivée du phylarque Gophna pour tenir une première réunion qui ne donna pas de résultats, puis une seconde, à Djabiya, qui se passa en disputes et tumulte (587). Damien n'admettait pas que Pierre lui portât contradiction, mais celui-ci n'était pas moins entêté et il tenait à ce que Damien rectifât ses propos. Après l'échec de Djabiya, Damien rentra en Egypte; Pierre le suivit. Comme il ne pouvait jamais arriver à le voir, encore moins à lui parler, il écrivit contre lui un gros livre en trois parties; il mourut en avril 591, au monastère de Goubbha Barraya (5).

Son disciple, Julien, le remplaça et défendit sa mémoire. Trois ans plus tard, à l'automne de 594, Julien le rejoignait dans la tombe (6). Il fut remplacé par Athanase.

(1) MICHEL, X, 21 (p. 362-4); cf. DENYS DE TELL-MAHRÉ (Appendice à l'*Histoire du Patriarchat d'Antioche*; éd. Baours, II, p. 151-154).

(2) Cf. ci-dessus, p. 81.

(3) MICHEL, X, 22.

(4) Allusion au voyage de Damien qui se termina par l'ordination manquée de Sévère dans une cave d'Antioche (ci-dessus, p. 92).

(5) MICHEL, X, 23. Damien mourut vers la même date.

(6) MICHEL, X, 23 (p. 373-4).

CHAPITRE VII

LES INVASIONS ET LA RUINE

Il convenait de pousser jusque-là où nous sommes parvenus l'histoire religieuse des églises de Syrie, quitte à bientôt revenir en arrière pour reprendre le fil des événements qui se sont déroulés tout au long du règne de Maurice, et le nouer à la suite d'un récit maintenant proche de sa fin.

Jetons un coup d'œil sur la situation. D'Antioche même, siège du patriarcat et mère des églises d'Orient, des provinces de son royaume nous ne savons plus rien, ou peu s'en manque (1).

Ce qui remplit la scène, ce qui reste des écrivains de ce temps, c'est la controverse et la lutte des frères ennemis, ce fait brutal dont on peut déjà entrevoir les logiques conséquences : il y a schisme, il y a deux églises. L'église officielle, celle des « chalcédoniens » ou « melchites », semble encore dominer dans les Syries, les Phéniciennes et l'Arabie; elle est en échec en Isaurie et dans les Cilices. Les patriarches, en communion avec Constantinople, résident toujours à Antioche.

A côté, ou plutôt en opposition avec le pouvoir et avec le patriarche « chalcédonien », une autre hiérarchie s'est fondée, se perpétue. On avait déjà vu, contre toute tradition, quelques essais de double hiérarchie; plus exactement, un évêque prenait la place d'un autre qui venait d'être éloigné pour un motif régulier ou prétendu tel : l'arianisme avait, on s'en souvient, amené des complications inextricables à Antioche et ailleurs; à la suite de la paix de 433, Jean d'Antioche était intervenu en Euphratésie. Les progrès sans cesse grandissants du monophysisme donnaient, avec le temps, une vigueur nouvelle à ces méthodes : expulsions, réhabilitations devinrent un fait courant à partir du règne de Zénon et jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Justinien; mais, à chaque fois, les

(1) Rarement l'épigraphie se montra plus secourable. Sans elle on pourrait presque douter si le christianisme n'a pas commencé de naître au milieu du V^e siècle, si la vie des chrétiens n'a pas décliné à partir de ce moment-là. L'épigraphie donne la réponse : jamais on ne bâtit autant d'édifices chrétiens de toute sorte (cf. ci-dessous, p. 313-6); les ruines n'ont pas péri.

synodes locaux, les conciles ou simplement la volonté de l'empereur remettaient en application les règles du droit qui s'opposaient à ce qu'il y eut deux évêques par cité épiscopale. Du jour où Sévère fut obligé de quitter Antioche (été 518), il fut entendu que l'église monophysite de Syrie faisait sécession, que l'exil emmenait la légitimité avec lui et restait l'autentique patriarche; en même temps, Jean de Tella (Constantine) se faisait consacré itinérant, renouvelait ou créait une hiérarchie « orthodoxe ».

A dater de l'installation de Théodose d'Alexandrie à Dercos et de la mort de Sévère, à dater surtout de l'ordination de Jacques Baradée la rupture est totale : les évêques monophysites de l'Est syrien (Euphratésie, Osrhoène, Mésopotamie) ne s'occupent plus d'Antioche le cadre même de ces provinces apparaît brisé. Ce n'est plus de l'Oronte que leur vient le mot d'ordre, mais du désert, du campement d'Harith et de Moundhir, de la résidence de Jacques Baradée, de Gouffa Baraya.

Comme Théodose à Dercos, Jacques a une petite cour d'évêques autour de lui (1) et d'autres prélates ont abandonné leurs diocèses pour représenter les intérêts du parti à Constantinople (2); quand il part en Egypte, durant l'été 578, syncelles et évêques lui font cortège La grande pensée de Jacques et des princes arabes c'est l'union des églises monophysites de Syrie et d'Egypte, le renouvellement de la hiérarchie « orthodoxe » (3), la propagande missionnaire. Pour tout ce monde-là, Constantinople ne compte guère ; bien plus, tout contact avec l'empire est un objet d'horreur ; on le vit nettement à la réunion de Callinique, où Jacques Baradée, un instant disposé à la conciliation, fut obligé, sous la pression des moines fanatiques, de se renier un peu plus tard, on l'empêcha de monter à Constantinople.

Une idée s'est ancrée définitivement dans la tête de ces enrages batailleurs : le *Credo* de Constantinople et de ses fidèles n'est pas le nôtre, les Grecs et leur empereur sont nos ennemis. Faut-il ajouter que le syriaque devint assez vite leur truchement unique comme le copte fut celui de leurs compères égyptiens, qu'on se retrancha bientôt derrière un idiome national, qu'on put contredire et invectiver sans frein des ennemis qu'on ne comprenait plus (4) ?

(1) D'abord ses deux « syncelles », Serge (de Harran) et Julien (cf. MICHEL, p. 33). Théodore (ordonné en même temps que lui), Jean (de Séleucie), Jean (de Soura).

(2) Eunome (d'Amid) et une demi-douzaine d'autres nommés en divers endroits des *Documenta*.

(3) Cf. *Documenta*, p. 195. JEAN D'ASU, IV, 11.

(4) Dès le milieu du v^e siècle, certains évêques ne comprenaient pas le grec ; ce fut

Telle était à peu près la situation dans le patriarcat d'Antioche au tournant des années 581-582, lorsque Moundhir fut emmené à Constantinople et que finit la « royauté » ghassanide. Si l'on veut bien ne point la perdre de vue, on comprendra mieux certains événements qui vont se dérouler ; mais déjà ne sait-on pas l'une des plus fortes raisons pourquoi la puissance byzantine s'écroula presque subitement au premier choc de l'invasion musulmane ?

* * *

Il y a dix années que Perses et Romains sont aux prises dans l'Est Syrien ; la victoire de Constantiné remportée par Maurice (juin 581) n'a pas amené la paix (1). Devenu empereur (août 582) Maurice reprend la lutte ; la Mésopotamie en est le principal théâtre, de même que précédemment (2).

Durant l'été 583, les hostilités se déroulent au confluent du Tigre et du Nymphaeus ; un peu plus tard elles se portent au Nord et à l'Est de Mariyropolis, qui fut souvent l'enjeu de la lutte (3). En 584, Philippicus, — beau-frère de Maurice, nommé commandant des troupes d'Orient, — ayant appris que les Perses ont déployé leurs troupes en vue d'occuper le mont Izala (Tour Abdin), se met à la traverse, entre le mont Aisouma et le Tigre, afin d'empêcher toute tentative contre Amid. Déjouant la vigilance de l'ennemi, il parvient à se glisser jusqu'à Nisibe, se retire, puis reparait dans le Beth Arabayé (4).

L'année suivante, au printemps 585, la campagne recommence aux alentours de Mariyropolis, qui est prise (5). Un an plus tard, Philippicus se trouve à Amid, quand arrive une délégation perse chargée d'entamer des négociations d'armistice ; l'insolence des parlementaires rend inutile la suite des pourparlers (6).

Le cas d'Uranius d'Huméria, l'adversaire d'Ibas d'Edesse. Dans les Actes du concile de 586, les évêques de Gabala et de Cirecium signent en syriaque.

(1) Sur les hostilités depuis 572 jusqu'en 581, qu'on veuille bien se reporter à quelques pages de la seconde partie (ci-dessous, p. 274-7) ; suivant la carrière des Ghassanides, j'ai rassemblé à cet endroit les faits essentiels de ces années de guerre dans l'Est syrien jusqu'un moment de la capture de Moundhir. Nous restons dans la même région.

(2) Cf. E. HORNIGKOWSKI, *Die Ostgrenze*, p. 25-30, et carte I. — Je ne fais guère que resumer THÉOPHILATE SIMOCATTA, l'historien de Maurice.

(3) THÉOPH. SIMOCATTA, I, 9, 12.

(4) THÉOPH. SIMOCATTA, I, 13.

(5) THÉOPH. SIMOCATTA, I, 14 ; l'historien rappelle la destruction d'une église de s. Jean-Baptiste et d'un monastère aux environs de Martyropolis.

(6) Printemps-été 586, selon DÖLGER (*Regesten*, n° 87).

On guerroya ainsi jusqu'au début de 587. Philippicus, malade depuis deux années, s'était déchargé sur Héraclius (le père du futur empereur) d'une partie du commandement; la victoire tardait toujours. A la fin de l'hiver 586-587, les troupes se révoltèrent (1) et Philippicus fut remplacé par Priscus (2). Celui-ci arriva d'Antioche à Edesse, où il rencontra Germain, l'évêque de Damas, qu'il voulait emmener avec soi pour assurer sa prise de commandement (fin du carême 588); l'armée d'Arzanène refusa l'obéissance à Priscus, qui dut se retirer à Constantiné.

Et pour augmenter la confusion avec les périls, voici que les troupes acclamèrent comme chef Germain, qui se trouvait alors à la tête des forces de Phénicie Libanaise; l'infortuné, il fut bien obligé malgré qu'il en eût, de subir l'offre, sans réussir pourtant à calmer l'effervescence des soldats déchaînés contre Priscus et révoltés contre l'empereur (3), qui se décida à rendre le commandement à Philippicus (4). Imagine-t-on situation plus lamentable? Philippicus avec de faibles contingents, se tenait entre Béreé et Chalcis (5) avec Germain, le général en chef involontaire, faisait front contre les Perses devant Constantiné (6).

La crise fut dénonnée par Grégoire d'Antioche. Il arrivait de Constantinople, où il était allé se justifier devant Maurice d'accusations portées contre lui, pour voir (octobre 588) une partie de sa ville détruite par un séisme (7); n'écoutant que son patriotisme, il convoqua les chefs de l'armée à Litarba et leur fit accepter philippicus (8).

Les forces byzantines étaient regroupées, mais les Perses n'étaient pas vaincus. Tant s'en fallait. En 589, Martyropolis, précédemment dégagée, était livrée à l'ennemi par trahison (9) et les efforts tentés pour la reprendre restaient infructueux. L'année suivante, la lutte continua avec des chances et des revers (10).

(1) A la suite de l'ordre reçu d'avoir à diminuer la solde des troupes (*Décret Regesten*, n° 88; avant mars 587).

(2) Théoph. Simocatta, II, 1.

(3) Théoph. Simocatta, II, 2.

(4) Théoph. Simocatta, III, 3 (début de 588).

(5) Évagre, VI, 7.

(6) Évagre, VI, 9.

(7) Évagre, VI, 8.

(8) Évagre, VI, 11-13; Théoph. Simocatta, III, 5.

(9) Théoph. Simocatta, III, 5; Évagre, VI, 14.

(10) Comentiolus avait remplacé Philippicus; après une rencontre avec les Perses de Nisibe et Sisavranon, au Sud du Tour Abdin, il fut obligé de se retirer jusqu'à Resaina; Héraclius rétablit la situation (Théoph. Simocatta, III, 6; Évagre, VI, 15).

Le dénouement vint d'où on ne pouvait l'attendre. Abandonné d'une partie de ses sujets, combattu par l'autre, le roi de Perse Chosroès II (590-628) fuyant devant Bahram gagna Circéum au printemps de 591 et, par l'intermédiaire du commandant des troupes byzantines stationnées à Resafa, demanda la protection de Maurice (1). Celui-ci fit diligence et envoya à la rencontre de Chosroès Dométius de Melitiène et Grégoire d'Antioche (2). Quelques semaines plus tard, Chosroès était à Hiérapolis (3), restituait à l'empire Martyropolis et Dara (4); venu en pèlerinage au sanctuaire de s. Serge à Resafa, il le comblait de riches dons et restituait une croix d'or offerte par Justinien et Théodora, puis dérobée par Chosroès I^e en 540 (5).

La paix était revenue. Grégoire d'Antioche en profita pour ramener à l'orthodoxie les populations et les monastères de toute cette contrée du Bas-Euphrate qui s'appelait le « limes » (6); il mourut à la fin de 592 ou au début de 593 et Anastase reprit possession du siège patriarcal le 25 mars 593, après vingt-trois années d'éloignement. L'œuvre d'évangélisation ou de conversion se poursuivit, non sans difficultés d'ailleurs, et, malheureusement, sous la menace et dans le sang (7). Le fléau de la guerre semblait pour longtemps écarté (8).

En novembre 602, Maurice, l'ami et le protecteur de Chosroès, était assassiné par Phocas. Le roi de Perse, sous prétexte de venger la victime, reprit la lutte séculaire contre l'empire. Souverain maintenant incontesté, débarrassé de la royauté vassale des « lakhmides » d'Irra, Chosroès marcha résolument à la conquête des provinces byzantines de l'Est.

L'invasion commença par Dara et le Tour Abdin (604); Céphas et

(1) Théoph. Simocatta, IV, 10; Évagre, VI, 17; Michel le Syrien, X, 23 (p. 371).

(2) Théoph. Simocatta, IV, 12, 8; 14, 5-6; Évagre, VI, 18.

(3) Évagre, VI, 19.

(4) Théoph. Simocatta, IV, 15; V, 3.

(5) Évagre, VI, 21; Théoph. Simocatta, V, 13-14. — Cf. Michel, IX, 26 (campagne de 540): « Les Perses... enlevèrent les reliques du martyr Mar Bacchus et l'or incrusté dans la châsse de Mar Sergius. »

(6) Évagre, VI, 22; cf. ci-dessous, p. 270-271.

(7) Il y eut massacre de monophysites à Edesse (Micat, X, 23; p. 372-3); en Mésopotamie des épiscopes leur furent enlevés de force (ib.); à Harran, des païens eurent à choisir entre le supplice et la conversion (X, 24; p. 375).

(8) Vers 600, une incursion d'Arabes-Romains en territoire perse faillit avoir des suites fâcheuses (Théoph. Simocatta, VIII, 1).

Mardin résistèrent plus de deux ans, Amid ne tomba qu'en 607. Dans les années suivantes, le flot se détourna vers l'Ouest (1); l'Euphrate traversé, Chosroès entraînait dans Hiérapolis, Chalcis et Alep (608-9). Et, tandis qu'il poursuivait son avance, une émeute entretenue simon fomentée par les Juifs (2) éclatait à Antioche (609), le patriarche Anastase était Lynché (3); la répression fut impitoyable. Deux ans plus tard, en mai 611, Apamée et Edesse succombèrent à leur tour; l'armée byzantine était écrasée devant Antioche, qui dut se rendre; la Palestine et l'Égypte ne tardèrent pas à être envahies.

Dès le début de sa campagne d'invasion, Chosroès avait recommandé qu'on eût des égards pour la population indigène (4); pour se la concilier et apparaître en libérateur, il chassa les « chalcédoniens » naguère favorisés par Maurice, donna aux monophysites églises et monastères (5).

Cependant l'empire avait changé de maître; le 5 octobre 610 Héraclius — le fils du général que nous avons rencontré en Mésopotamie — était couronné par le patriarche Serge. Son premier geste fut pour annoncer à Chosroès que le meurtier de Maurice, l'ignoble Phocas, avait subi le sort de sa victime, et pour demander la paix (6). Peine perdue; le flot descendait : après Apamée, Edesse, Antioche submergées en 611, Damas était occupée en 613. Une seconde fois, Héraclius demanda que la guerre prit fin (7) : Chosroès ne donna même pas audience aux légats; l'Asie Mineure était maintenant sous sa domination, Constantinople se trouvait menacée (8). Une troisième

(1) MICHEL, X, 25 (p. 378).

(2) Cf. R. DEVRESSE, *La fin inédite d'une lettre de S. Mariane (Revue des Sciences religieuses, 1937, p. 4-7).*

(3) Anastase est le dernier patriarche orthodoxe de l'antiquité qui ait résidé à Antioche.

(4) MICHEL, loc. cit. « Ils ne faisaient de mal à personne, si ce n'est aux Romains; partout où ceux-ci se trouvaient, ils étaient massacrés. »

(5) MICHEL, p. 379-381: « ... lorsque les Perses se furent emparés de la Mésopotamie et de la Syrie, Kosrau envoya d'Orient des évêques prendre possession des villes de Syrie...; sur l'ordre de Kosrau, tous les évêques chalcédoniens furent chassés de tout le pays de Mésopotamie et de Syrie. Les églises et les monastères furent donnés aux jacobites. C'est pourquoi on leur rendit toutes celles qui leur avaient été enlevées du temps de Maurice, évêque de Métilène, qui avait excité une persécution contre les Syriens et s'était emparé des églises et des monastères, lesquels étaient restés en la possession des Chalcédoniens pendant des années... Cependant, les sièges épiscopaux étaient partout dirigés par nos évêques et le souvenir des Chalcédoniens disparut depuis l'Euphrate jusqu'à l'Orient. »

(6) MICHEL, XI, 1 (p. 400).

(7) A la suite de la prise de Damas (THÉOPHANE, p. 300).

(8) En août 615 un « exarque » perse vint à Chalcédonie proposer qu'une ambassade allât trouver Chosroès en vue de la paix (*Chron. Fasch.*, dans P. G., XCII, 989-986).

Il s'agissait maintenant de faire l'unité dans les provinces reconquises, de découvrir enfin la formule doctrinale qui put contenir tout le monde sans blesser aucune susceptibilité, de ramener au berceau des populations défiantes et dont le loyalisme risquait de flétrir. Sans l'avouer, Héraclius se décida pour une entorse aux décisions de Chalcédoine. Il avait parcouru l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et s'était aperçu que dans toutes ces contrées la querelle se poursuivait autour du litigieux concile. Comment mettre tout le monde d'accord? La même question qui s'était posée à Justinien moins d'un siècle auparavant, Héraclius ne pouvait éviter de la reprendre à son compte; ses propres réflexions, ses entretiens avec les autorités religieuses des contrées où il était passé, la nécessité politique d'aboutir l'amènerent donc à tenter un nouvel essai de réunion des églises. Le patriarche de Constantinople entra dans le jeu. « Il proposa d'admettre, ce que les monophysites enseignaient depuis longtemps, que le Christ, au lieu de posséder deux facultés d'agir (évéryta, operatio) correspondant à ses deux natures, n'en possédaît qu'une seule. A cette idée les monophysites arrivaient en partant de l'unité de nature, leur dogme fondamental; Serge, que retenait le décret de Chalcédoine, ne pouvait suivre ce chemin; il partait de l'unité de personne, et, rattachant la faculté d'agir non pas à la nature, mais à la personne, il concluait tout comme les dissidents à l'unité « d'énergie ». C'est la doctrine du *monenergisme*. En l'admettant on mettait la main dans l'engrenage monophysite : une fois concédé que la faculté d'agir est affaire de personne et non de nature, on ne voit pas bien pourquoi il n'en serait pas de même d'autres facultés, et, de fait, la question ne tarda pas à se poser pour la volonté : le *monotheïsme* entra en discussion à la suite du monenergisme (3). » Il fallait maintenant passer de la théorie à l'exécution.

(1) THÉOPHANE, p. 301 (an. 6109).

(2) Sa lettre au peuple de Constantinople se lit dans *Chron. Pasch.*, 1017-1028.

(3) L. DUCHESNE, *L'Église au V^e siècle*, p. 391-2.

LE PATRIARCAT D'ANTIOCHE.

On se rappelle qu'il n'y avait plus de patriarche chalcédonien à Antioche depuis le meurtre d'Anastase (609). Par contre, un successeur avait été donné à Julien, le patriarche monophysite mort en 595 (1). c'était Athanase, jusque-là moine de Bar Aphtonie (2). En 610, Athanase se rendit à Alexandrie et renoua avec l'église d'Égypte les relations de bonne amitié interrompues depuis la dispute de Paul le Noir avec Damien (3). L'unité des chefs monophysites était donc réalisée depuis vingt ans quand Héraclius, au lendemain de sa victoire, essaya de regrouper tous ses sujets derrière un système ou une formule œcuménique. Il commença par adresser au patriarche Athanase et aux évêques « orthodoxes » un bref exposé de sa foi; tout y était combiné pour ne point les effrayer; il était bien question de deux natures, mais immédiatement le correctif intervenait : « deux natures unies en une seule opération, unies en une nature du Verbe-Dieu incarnée ». De Chalcédoine pas un mot, sinon pour jeter l'anathème contre quiconque prétendait découvrir dans la définition du concile ce que l'empereur n'y avait pas trouvé (4).

La réponse du patriarche était plus longue et moins nuancée ; la première partie était une affirmation du monophysisme le moins larvé la seconde une attaque violente contre le concile (5). Il n'y avait guère de chance qu'on put tomber d'accord. Quelque temps après (6) Héraclius était à Edesse ; le métropolite Isaias le reçut sans égards, à quoi l'empereur répondit par la restitution de la grande église aux chalcédoniens. Une conférence tenue à Hiérapolis entre Héraclius d'une part, Athanase et onze évêques d'autre part, ne donna point de meilleurs résultats (7). A partir de ce moment-là, Héraclius désespéra de ramener les monophysites de bon gré ; il y eut quelques services contre les réfractaires, mais on se contenta la plupart du temps de leur enlever les églises (8).

(1) Cf. fin du chapitre précédent.

(2) MICHEL, X, 23 (p. 374-377). Il ordonna Sévère, son frère, évêque de Samosate.

(3) MICHEL, X, 26-27 (p. 381-389) a conservé les documents échangés par les deux patriarches à cette occasion, ainsi que la lettre d'Athanase à Cyriaque d'Amid sur les pourparlers qui précédèrent.

(4) MICHEL, XI, 1 (p. 402-3).

(5) MICHEL, XI, 2 (p. 405-408).

(6) Il est difficile de préciser, mais l'année 633 est la plus vraisemblable. Il est possible que Michel (XI, 3 ; p. 411-2) ait ajouté quelques traits, mais le fond même du récit paraît véritable; cf. THÉOPHANE, p. 314.

(7) MICHEL (p. 412) nomme les évêques : Thomas de Tednor (Palmyre), Basile d'Emèse, Serge de 'Arac ('Orza?), Jean de Cyr, Thomas de Hiérapolis, Daniel de Harran, Isaias d'Edesse, Sévère de Chalcis, Athanase d'Arabissus, Cosmas d'Éphémie de Cilicie, Sévère de Samosate.

(8) Michel note que beaucoup de moines adhérèrent au concile, parmi lesquels il

Tout compte fait, la situation avait singulièrement empiré depuis cinquante ans ; les succès militaires les plus décisifs n'imposaient même plus la fidélité. Pour les populations de l'Est conquises par le monophysisme, Constantinople gouvernait à rebours. Maurice avait naguère déchaîné la persécution et fait couler le sang ; de plus, il avait dû tolérer une révolte militaire de plusieurs années. A son tour, Héraclius reprenait vis-à-vis de l'orthodoxie monophysite une attitude menaçante. Avait-il réfléchi au péril qui menaçait l'Orient ? Et pourtant l'ennemi était aux portes.

**

Ce n'était plus la Perse, décidément hors de combat, mais une force jeune qui montait à la conquête de l'empire, des Bédouins du Hedjaz. A la fin de l'été 629 ils poussaient une pointe à travers la province d'Arabie (1) et renouvelaient l'exploit durant l'été 632.

La ruée ne commença qu'au début de l'année 634 (2). Les colonnes musulmanes, qui visaient à atteindre la Méditerranée par le Sud de la Palestine, s'avancèrent dans la 'Araba (Sud de la Mer Morte) guidées par des mercenaires indigènes (3) ; des troupes grecques qui tentaient de les arrêter furent vite houssulées (Bathirah, 4 février 634). Les Musulmans se retirèrent avec butin et prisonniers dans la direction de l'Est. Peu après, une nouvelle expédition, des guerriers médiinois renforcés de contingents venus des tribus frontalières, partait d'Aqaba en direction de Gaza.

Héraclius mesura le danger et rassembla dans le Haut-Yarmouk une armée dont le commandement fut donné à Théodore, son frère. Le point de concentration était bien choisi, car l'armée pouvait de là se porter soit en Transjordanie, soit descendre en Palestine, barrer la retraite à l'assaillant ou l'attaquer de front. Le second parti ayant prévalu, les troupes byzantines passèrent le Jourdain (au sud de Tibériade) au début du printemps et se dirigèrent vers la Palestine.

Leur mouvement était à peine achevé que Khalid b. al Walid, survivant de l'Euphrate, tombait à l'improviste dans les alentours de

cite d'abord ceux de Beit Maron. Serait-ce l'origine de l'église maronite ? Je dis bien de l'église », car il y avait des moines de s. Maron un siècle plus tôt.

(1) Cf. ci-dessous, p. 217.

(2) Ce qui suit est emprunté pour la plus grande partie aux tomes III et IV du magnifique ouvrage du prince L. CATANI, *Annali dell'Islam* (1908, 1911 : années 12-20 de l'Hégire = mars 633-décembre 641).

(3) THÉOPHANE (an. 6123) met la trahison des indigènes au compte de l'avare des payeurs byzantins.

Damas (avril 634) et faisait sa jonction avec les détachements qui s'étaient retirés en Transjordanie après la rencontre de Dathirah. Le plan de Khalid était net : courir au plus vite vers le sud de la Palestine pour y rencontrer l'armée byzantine et l'exterminer.

La manœuvre réussit à point ; le choc eut lieu à Ajnadaïn (1) le 30 juillet 634 et fut désastreux pour les Grecs. Théodore échappa de justesse au massacre et dut se retirer en toute hâte vers Jérusalem et la Syrie. Désormais les campagnes de Palestine étaient à la merci des Arabes ; dans un discours de Noël 634, Sophrone de Jérusalem se lamenta de ne pouvoir aller comme de coutume célébrer la Nativité à Bethléem, car la route n'est pas sûre (2). Bien plus, le centre de la Syrie était menacé, puisque durant les mois de décembre 634 à janvier 635, une pointe était lancée jusqu'à Émèse.

Les Grecs, après la défaite d'Ajnadaïn, s'étaient repliés vers le Nord et avaient tenté de se regrouper à Fihl (l'ancienne Pella) ; le 23 janvier 635, ils en étaient délogés et la Palestine était perdue, à l'exception de quelques places fortes comme Jérusalem et Césarée qui tinrent quelques années encore. C'est, en effet, que les Musulmans étaient incapables d'assiéger des villes protégées par des remparts ; ils tenaient la campagne, barraient les issues, interceptaient les communications ; finalement, la vie devenant intolérable derrière les murailles, on traitait ; mais d'assaut, il ne fut point question.

Ainsi en advint-il pour Damas. Chassés de Fihl, les Grecs s'étaient retrouvés devant l'ennemi qui les rejoignait dans la plaine de Mardj al-Soffar, à la fin de février 635, et précipitaient leur débâcle. Damas avait à peine recueilli dans ses murs ce qui restait encore de l'armée après tant de défaites que déjà les Musulmans étaient aux portes (11 mars 635) ; il s'agissait pour eux de s'opposer à toute liaison entre les assiéges et les troupes byzantines du nord de la Syrie. Aussi bien décidèrent-ils de prévenir, par une attaque brusquée contre Émèse, toute tentative de l'ennemi pour dégager Damas ; mal leur en prit, car ils furent rejetés vers le Sud (26 mai 635). Et les Grecs qui essayèrent, moins de trois mois après, de débloquer la ville échouèrent pareillement. On vit alors les Damasquins prendre langue avec les assiégeants ; sous la poussée des chrétiens monophysites, l'évêque et le fonctionnaire des finances Mansour traitèrent les conditions de la capitulation ; elles furent assez douces, semble-t-il, réduites au simple impôt de capitulation

(*djizyah*) ; la garnison grecque s'enfuit vers Émèse (4 septembre 635). Quelque temps après, Ba'albeck passait aux mains de l'ennemi, et de même Palmyre.

Pour la troisième fois, Émèse était menacée durant les derniers mois de l'année 635 ; elle faisait même bon accueil à l'assaillant. Dans le même temps, Héraclius rassemblait à Antioche et à Edesse une puissante armée, 50 000 hommes peut-être, pour libérer la Syrie et la Palestine. A cette nouvelle, les Arabes jugèrent prudent d'abandonner Émèse et Damas et de se retirer sur le Yarmouk. Ils étaient menacés, en effet, de se voir pris à revers par des forces bien supérieures à celles dont ils disposaient. Par la Cœlest Syrie et la vallée du Jourdain, l'armée grecque se porta à leur rencontre. Un premier engagement (23 juillet 636) fut favorable aux Arabes ; la jalouse des chefs byzantins, un commencement de révolte parmi les troupes, une faute de tactique, tels furent les préludes de la déroute complète que l'histoire a enregistrée sous le nom de la bataille du Yarmouk (20 août 636).

Vers la fin de l'année, Damas se rendait pour la seconde fois. Les conditions de la capitulation furent plus dures qu'elles ne l'avaient été en septembre 635 : les Musulmans s'emparèrent des églises des alentours de la ville ; à l'intérieur des murs, ils en laissaient quinze seulement à la disposition des chrétiens ; les quartiers abandonnés par les habitants qui s'étaient enfuis furent occupés ; certaines églises furent transformées en mosquées. À partir de ce jour-là, Damas devint le centre moral et politique de toute la Syrie.

Désormais, la conquête se précipite ; la chronique elle-même disparaît pour faire place à une séche énumération. Durant l'année 16 de l'Hégire (2 février 637-22 janvier 638), après avoir repris Emèse et Ba'albeck abandonnées quelques mois auparavant, les Arabes occupent Hamma (Éphéphanie), Ma'arrat en-Nôman, Chalcis, Alep, Larissa, Laodicée (Lattaquie), Gabala, Tartous. Antioche se rendit après un siège de courte durée ; faculté fut donnée à qui le désirait de passer en territoire grec, ceux qui restèrent se virent soumis à la *djizyah* (1). Hiérapolis tomba vers le même moment, ainsi que Doliché, Germanicie et Cyr ; puis ce furent Anasartha (Khanasir), Barbalissus (Balis), Batnae (Saroung), Selimiyé, Pholémäis, Tyr, Beyrouth. Au début de 638, les deux Syriens, l'Euphrate-

(1) Selon certains auteurs arabes, Antioche signa un traité de paix avec les Musulmans en 641-2 ; CARTANI (IV, p. 506) estime qu'il s'agit d'un ajustement.

(2) Arados (Rouad) ne fut prise qu'en 649 après une première tentative infructueuse.

YÉOPHANE, an. 6140-6141 ; MICHAEL, XI, 10, p. 442.

(1) Au Nord-Est de Beit-Djibrin (Eleuthéropolis) ; pour le détail cf. CARTANI, *op. cit.* III, p. 24-39.

(2) Cf. USENER, dans le *Rheinisches Museum*, 1886, p. 501-516 ; le discours est tiré du *Paris. gr.* 1171, ff. 143-152 ; le texte latin dans *P. G.*, LXXXVII, 3201 ss.

tésie dans sa plus grande partie étaient déjà au pouvoir des Musulmans. Se détournant alors vers le Sud, les conquérants soumettaient Jérusalem. Durant l'année 639, deux armées vennent l'une d'Iraq, l'autre opérant au Nord, s'emparèrent d'Edesse, de Harran, de Samosate, de Callinique, de Resaina, de Constantiné, de Nisibe. Héraclius qui s'était retiré à Edesse d'abord, puis à Samosate, jugeant que toute résistance était devenue inutile, s'éloigna de la Syrie et regagna Constantinople.

L'année 19 de l'Hégire (2 janvier 640-20 décembre), Circéum, Dara, la Tour Abdin, Mardin, Amid, Martyropolis passerent à leur tour aux mains de l'envahisseur.

Certaines villes résisteront quelque temps, comme Chalcis, Alep, Callinique, Resaina ; ailleurs on vint en procession à la rencontre des conquérants, comme à Larissa et à Ma'arret en-No'man ; d'autres cités comme Circéum, durent être soumises une seconde fois. De façon générale, la résistance fut molle. La complicité des monophysites (1) en plus d'un endroit, la défection de presque toutes (2) les tribus arabes du désert syrien, favoriseront grandement la marche des envahisseurs. Au surplus, il y avait de telles différences entre l'attitude des pillards qui s'étaient naguère aventurés dans le Belqâ ou la 'Araba et le maintien des guerriers qui, depuis Ajnadaïn, s'avancent à la conquête ! Les premiers volaient et massacraient, ceux-ci avaient ordre de préparer l'avenir. Et d'abord, il importait de ne pas tuer les contribuables.

Le plus souvent on traitait. Quiconque ne voulait pas rester dans le pays était autorisé à s'en aller ; pour les autres, on les soumettait d'abord à la *djizyah*, on leur demandait un impôt en nature ; le système fiscal byzantin était maintenu ainsi qu'une partie de l'ancienne administration ; les terres abandonnées étaient attribuées aux vainqueurs. La plupart des églises restaient aux communautés (3), mais il était interdit d'en batir à l'avenir ; défense était faite d'exposer des crucifix (4).

(1) MICHEL LE SYRIEN (XI, 3 ; p. 412-3) voit dans l'arrivée des Arabes le châtiment de Dieu contre les Romains persécuteurs.

(2) Le cas des Taghlubites est tout à fait spécial ; il semble qu'ils soient restés jusqu'au règne d'Omar II (717-720) en dehors de toute tentative d'absorption ou d'assimilation (cf. CAETANI, IV, p. 326-332). Ils eurent des évêques pendant longtemps.

(3) MICHEL, loc. cit. « Quand les villes se soumirent aux Taïayé, ceux-ci attribuèrent à chaque confession les temples qu'ils trouvèrent en sa possession ; à cette époque la grande église d'Édesse et celle de Harran nous avaient été enlevées. »

(4) Là encore les Arabes se trouvaient d'accord avec les monophysites. Philoxène de Mabboug ne voulait dans les églises aucune représentation du Christ ni des anges.

En résumé, passée l'année 640, il n'y a plus de hiérarchie grecque au-delà de la Mesopotamie et de la frontière de Syrie, à quelques rares exceptions près qui disparaîtront vite sous le coup de la violence (1), ou se maintiendront comme par hasard (2).

Cependant les deux Ciliciens avaient encore un épiscopat — réduit, à la vérité — dans les dernières années du VII^e siècle, et l'Isaurie se défendit pied à pied, si j'ose dire ainsi : les signatures du VI^e concile (680), du Trullanum (692) du VII^e concile (787) font entrevoir que l'invasion se développa sur la côte d'abord, et qu'au fur et à mesure de ses progrès les brèches étaient réparées par la création de nouveaux sièges (3). Quant à la hiérarchie jacobite, elle ne sembla guère avoir été contrariée dans son renouvellement ou son développement (4).

Ce que nous venons de remarquer dans les provinces situées au sud du Taurus et à l'ouest du Tigre se vérifie exactement pour la province d'Arabie : à partir de la même date, — avant le milieu du VIII^e siècle, — la hiérarchie disparaît (5). La vie chrétienne ne sombra pas en même temps : quelques inscriptions — moins de dix, à la vérité — retrouvées à une place ou à l'autre sont un témoignage de la survie du christianisme dans cette contrée jusqu'au premier tiers du VIII^e siècle (6). Le voile tombe ensuite.

PROFONDE LE LECTEUR, éd. MILLER, p. 66. L'iconoclasmie trouva un terrain tout préparé, cf. MICHEL, XI, 8 (p. 431-2).

(1) Apamée, Émèse, Damas.

(2) En Phénicie Libanaise (Damas) : Ba'albeck, Labroud, Laodicie, Émèse ; en Syrie II : Epiphanie.

(3) Cf. ci-dessous, p. 151, 309.

(4) J.-B. CHABOT, *Les événements jacobites du VIII^e au XIII^e siècle d'après la chronique de Michel le Syrien* (Rev. Or. chr., 1899, p. 444-451, 494-511 ; 1900, p. 605-636 ; 1901, p. 189-220).

(5) Cf. ci-dessous, p. 218-9.

(6) Cf. ci-dessous, p. 219, 316.

Sud d'Amid (1). Caionmas assista au concile de Chalcédoine; Cyriaque à celui de Constantinople en 536 (2).

(1) *Cod. Theod.*, XII, 13, 6 (satrapie de Sophanène); Maurice bâtit la forteresse de Samakart (*Ἐπωρόφρον*) dans le pays des Sophéniens (*Micrii*, X, 21; p. 360); la région est plusieurs fois indiquée dans les « Vies des saints orientaux ».

(2) Il signe : K. Σωφάνιος επαρχίας Ἀρμενίας πρότερος.

CHAPITRE XV

LA NOTitia ANTIOCHENa

En suivant à travers l'histoire du IV^e au VII^e siècle les fastes épiscopaux du patriarcat d'Antioche, on arrive aux résultats suivants : le patriarche avait dans sa juridiction 11 métropoles et 127 évêchés. La liste s'établit ainsi (1) :

- I. ISATRIE. Séleucie (métr.), 23 suffragants : Adrassos, Anémorion, Antioche la petite, Célanderis, Cestrroi, Charadra, Claudiopolis, Dalisandos, Diocésarée, Dométionpolis, Germanicopolis, Hiérapolis (Coropissos?), Iotapé, Irénopolis, Lamos, Méloë, Néphélis, Olba, Philadelphie, Shidè, Sébastia, Selimonte, Titiopolis.
- II. CURIE I^r. Tarse (métr.), 7 suffragants : Adana, Augusta, Coryeos, Mallus, Pompéiopolis, Sébastie, Zéphyryion.
- III. CURIE II^e. Anazarbe (métr.), 8 suffragants : Alexandrette, Castabala, Égée, Épiphanie, Flavias, Irénopolis, Mopsueste, Rhosos.
- IV. SYRIE I^r. Antioche (métr.), 8 suffragants : Anassartha, Bérée, Chalcis, Gabala, Gabboula, Laodicée, Paltos, Séleucie de Piérie.
- V. SYRIE II^r. Apamée (métr.), 7 suffragants : Aréthuse, Balanée, Épiphanie, Larissa, Mariammé, Raphamée, Séleucobelos.
- VI. PHÉNICE I^r. Tyr (métr.), 13 suffragants : Antarados, Arados, Areë, Beyrouth, Botrys, Byblos, Orthosias, Panéas, Porphyréon, Pholémaïs, Rachlè, Sidon, Tripoli.
- VII. PHÉNICE II^r. Damas (métr.), 13 suffragants : Abila, Arlana, Barkousa, Chonacara, Corada, Danaba, Émèse, Evaria, Héliopolis, Iabroud, Laodicée, Palmyre, Salamias, Sarracènes.
- VIII. ARABIE. Bosra (métr.), 17 suffragants : Adraa, Ainos (Phaena), Canotha, Constantia, Dionysias, Erès, Eshous, Eutinè, Gérasa, Madaba, Maximianopolis, Néapolis, Néela, Névè, Philadelpie, Philippopolis, Zorava.
- IX. EUPHRATESIE. Hiérapolis (métr.), 12 suffragants : Barbalissus,

(1) Il va de soi que j'omets la Palestine; je ne compte pas non plus quelques sièges épiscopaux qui apparaissent seulement à Nicée et au synode d'Antioche : Gindar (Cœlesyrie), Coropissos, Vassadensis, Bagdatria, Βαγδατρία, Οψηπάσσος, Αργαράδηος, Νικηφόρος (Isarie; cf. ci-dessus, p. 124, 126, 127, 143-4); j'y inclus, par contre, Nisibe (Mésopotamie) qui dura jusqu'en 363.

Cyr, Dolichè, Europos, Germanie, Néocésarée, Ourima, Perrhè, Samosate, Sergiopolis, Soura, Zeugma.

X. OSRHOÈNE. Edesse (mètr.), 11 suffragants : Batnae, Birtha, Callinique, Carrhes, Circésium, Constantine, Dausar, Himéria, Marcoupolis, Resaina, Sarracènes.

XI. MÉSOPOTAMIE. Amid (mètr.), 7 suffragants : Anzit, Céphas, Dara, Ingel, Martyropolis, Nisibe, Sophanène.

Ces 138 sièges constituent-ils toutes les cités épiscopales du patriarcat durant l'époque que nous avons parcourue?

Je le crois; mais parce que l'on a fait état, à diverses reprises, d'une « Notice d'Antioche » mise au compte du patriarche Anastase I^{er}, il nous faut examiner ce document.

Les manuscrits de la *Notitia* signalés jusqu'à maintenant sont peu nombreux : un ms. de Halki, daté de 1551 (1); un ms. de Paris du xii^e-xiii^e siècle, le *Suppl. gr. 1226* (2); le *Vat. gr. 1455* du xv^e siècle (3); le *Berol. Philipp. 1477*, de la même date (4); une traduction latine représentée par plusieurs témoins (5); une version arménienne (6); une traduction syriaque (7).

Si l'on compare entre eux ces divers textes, — abstraction faite d'une orthographe corrompue au point d'être souvent inintelligible et compte non tenu de retouches ou d'adaptations successives, — on s'aperçoit que la *Notitia* a longtemps vécu avant de nous parvenir dans l'état où nous la trouvons aujourd'hui. L'analyse y découvre une nomenclature en six articles : 1) la liste des métropoles (treize le plus souvent); 2) la liste des huit (ou neuf) métropoles autocéphales; 3) la liste des sept (ou huit) archvêques « éparchotes »; 4) la liste des archevêques exempts ou vacants (*λεῖτοι*);

5) la liste des métropolites accompagnés de leurs suffragants; 6) la liste des « catholicoi ».

Quel que soit l'ordre des articles dans chacun de nos manuscrits, il est bien évident que la présence des « catholicoi » (1) est un indice de rédaction tardive; tardive également l'addition d'une treizième métropole (Emèse). Or quatre témoins sur six (*Suppl. gr. 1226*, *Halki 22*, *Vat. 1455* et version latine) ont ces deux articles; la version arménienne, avec l'addition d'un troisième « catholicoi », apparaît plus proche de nous encore; — quant au manuscrit de Berlin, il est incomplet, n'ayant, en effet, que quatre articles bloqués en deux (1 et 2, 3 et 4).

Reste le syriaque, qui représente, sans nul doute, un état plus ancien. Mais ce n'est pas un état primitif, et il faut bien reconnaître, ainsi que l'a fait M. Honigmann, que l'archéotype même a disparu.

La solution du problème serait grandement facilitée si l'on pouvait accepter sans discussion la rubrique qui précède la *Notitia* dans le manuscrit de Paris : « Ἡγιάσθην ἀπὸ τοῦ πατρὸς καθολικοῦ Ἐπαρχῶν Θεοφίλεως Ἀυτοκέφαλος Ἀγριόκεφαλος τοῖναι τοῦ μεγάλου ». A condition de changer Justinien en Justin, de faire commencer une ère d'Antioche en 528, on conclura donc, avec Nau et Honigmann, que la *Notitia Antiochena* fut éditée en août 570 par le patriarche Anastase I^{er}. Corrections un peu violentes, à mon avis; il faudrait, au surplus, prouver établir qu'on datait par les mois romains dans le dernier tiers du vi^e siècle, prouver qu'Anastase était encore à Antioche en août 570.

Une seule ressource nous est offerte : reconstituer, en partant du syriaque et en nous aidant du texte grec, l'état de la *Notitia* qui paraît avoir appartenu à la date la plus éloignée dans le temps, et en tenter chemin faisant la critique.

- (1) PAPADOPOULOS-KER MEUS, Αντιοχεία ἐννούντα τιres de la Bibliothèque Maurogordati, Supplément au tome XVIII de l'*Ἑλληνικὸς φιλολογὸς Σύλλογος*, Constantinople, 1884, p. 65-68. Traduction et commentaire du P. VAUHE (*Études d'Orient*, 1907, p. 92-101, 139-145).
- (2) F. NAU, *Les suffragants d'Antioche au milieu du VI^e siècle* (*Revue de l'Orient chrétien*, 1909, p. 209-219).
- (3) H. GELZER, *Ungeadrückte und wenig bekannte Bischofsmarkenzeichnisse der orientalischen Kirche* (*Byz. Zeitschr.*, 1892, p. 247-251).
- (4) *Op. cit.*, p. 255-6.
- (5) TOBLER-MOLINER, *Itineraria Hierosolymitana*, I, 1879, p. 331-9.
- (6) *Recueil des historiens des Croisades. Documents arméniens*, 1869, p. 673-676 : Appendice à la chronique du comte Semnab.
- (7) ISENKE-EPHEM II RAHMAMI, *I fasti della chiesa patriarcale antiocheno*, Rome, 1920, p. 1-111. C'est à partir de ce texte que M. HONIGMANN a tenté de reconstruire l'original grec perdu (*Studien zur Notitia Antiochena*, dans la *Byz. Zeitschr.*, 1925, p. 60-88).

- (1) Ceux de Romagris (Nichabour, capitale du Chorasan) et d'Irenopolis (Bagdad); leur existence n'est attestée qu'aux x^e-xi^e siècles.
- (2) Tout ce premier alinéa est spécial au syriaque. Il est également à noter que le syriaque donne aux cités épiscopales leur appellation locale (Alep, Qennesrin, Himsar, etc.) et non l'appellation grecque traditionnelle.
- (3) Αρχιεπίσκοποι ἐπαρχῶν, ἀρχιεπίσκοποι.

par lui comme délégués, par exemple pour le représenter dans des synodes ou dans des cas semblables (1) : Salamias, Barkousa.

« Quatre métropolites autocéphales : Beyrouth, Émèse, Laodicée, Cyr.

Les sept sièges de Bérée à Gabboula (archevêques ou syncelles) représentent à un près — Laodicée — tout l'épiscopat de Syrie I^e, qui disparaît comme province. Or, dans la longue histoire que nous avons parcourue, rien n'a montré ni seulement indiqué que les évêques de la province aient formé à un moment quelconque le conseil permanent du patriarche ; la seule trace que nous avons rencontrée de suffragants familiers, ou syncelles, est relative à quelques évêques du patriarchat groupés autour de Jacques Baradée, justement autour de l'année 570. Oserait-on dire que la concomitance est fâcheuse ?

Les deux sièges exempts ou vacants (*λιτόι*) de Salamias et Barkousa appartenaien à la Phénicie II^e; de Salamias, on ne connaît qu'un titulaire, deux de Barkousa. D'où leur est venu cet honneur extraordinaire dont on ne trouve aucun souvenir dans l'histoire ? Des quatre métropolites autocéphales, l'un (celui de Cyr) est nouveau.

2) *Les métropoles et les évêchés suffragants* (2).

I Tyr (Phénicie I^e), treize suffragants; le treizième est celui de Sarepta, inconnu d'autre part.

II Tarse (Cilicie I^e), six suffragants. Zéphyrion est omis, qui cependant avait son évêque au Trullanum, en 692.

III Édesse (Osroène), douze suffragants. Manquent les évêchés de Resaina et des Sarracènes; par contre, trois nouveaux sont recensés : Ma'arta, Tell-Mahré, Néa Valentia, inconnus d'autre part (3).

IV Apamée (Syrie II^e). Sans modification.

V Hiérapolis (Euphratéenne), onze suffragants. Manquent Cyr et Sergiopolis devenues métropoles; un nouvel évêché est indiqué — Lraghis, Ὀραγίς (4). VI Bosra (Arabie), dix-neuf suffragants. Néapolis et Ainos font

défaut; sont ajoutés : Dalmounda, Alamouson, la Parembole, Chrysopolis, Dourea (1).

VII Anazarbe (Cilicie II^e). Sans modification.

VIII Séleucie (Isaurie), vingt-quatre suffragants. Charadra, Sebastia et Hiérapolis font défaut; sont ajoutés : Sébela, Mousbada, Zénopolis, Néapolis (2).

IX Damas (Phénicie II^e), onze suffragants. Manquent les deux (*λιτοῖ*) de Salamias et Barkousa.

X Amid (Mésopotamie), huit suffragants : Martyropolis, Ingel, Belabitene, Arsamosate, Sophène, Citharizon, Céphas, Zeugma; la différence d'avec notre liste est importante. Notons seulement que les évêchés d'Arsamosate, Citharizon, Zeugma sont inconnus dans le Patriarcat au vi^e siècle; mais aussi que parmi les *λιτοῖς* d'Arménie IV^e ou Mésopotamie, Georges de Chypre nomme ceux de Citharizon, de Sophène, de Belabitene (n° 953, 958, 963).

XI Sergiopolis (Resafa), cinq suffragants : Agrippias, Zenobia, Oriza, Arginas, Artelaon; ils ne sont nommés nulle part ailleurs (3). XII Dara, trois suffragants : Theodosiopolis (= Resaina, détaché de la province d'Osrhoène), Tour Abdin, Mnasobion; ces deux derniers inconnus également.

3) Conclusion (syriaque).

* Le nombre des sièges appartenant au siège d'Antioche est celui-ci : un patriarche, sept synclèles, deux « simples » qui sont désignés pour les légations, quatre autocéphales, douze métropolites comptant ensemble cent vingt suffragants. Au total 154 évêques (4). *

Sur les 138 sièges (Nisibe comprise) énumérés dans notre liste « historique », 129 se retrouvent dans la *Notitia*, à un endroit ou à l'autre; celle-ci laisse de côté 9 sièges dont la présence est attestée entre le iv^e et le vii^e siècle, mais elle en ajoute 24 nouveaux : bon nombre de ces nouveaux sont inconnus d'autre part, quelques-uns

(1) Cette phrase est remplacée par quelques mots seulement dans le texte grec : οὐκέπειροτο λιτό τὸ ἀποθύον...

(2) Je marque seulement les divergences entre la *Notitia* et la liste établie (p. 305-6) d'après les documents authentiques.

(3) Né Oğuzlu était un district civil à l'époque du *Synecdemus* (714, 6; Georges de Chypre, 898). Ma'arta et Tell-Mahré correspondent vraisemblablement aux Ὀηπούτων et Μάρατη de Georges (901, 903).

(4) Le Σάττρον Επαρχίαν du *Synecdemus* (713, 9; Σάττρον, Georges); cf. ci-dessus, p. 288, n. 2.

(1) Le doublet Θειν-Αίνος du syriaque — s'il était assuré par une lecture scrupuleuse du texte — semblerait confirmer l'hypothèse faite ailleurs sur l'identification de Phœna-Ainos (cf. ci-dessus, p. 239); les variantes du grec à cet endroit sont inintelligibles (é "θειν", ή θειν).

(2) Sébela et Mousbada apparaissent, pour la première fois, au vi^e concile (784); Zénopolis est représenté au vi^e (692); Néapolis se trouve dans Hiérochès (710, 8).

(3) Cf. ci-dessus, p. 288, n. 6 et p. 283, n. 2.

(4) En réalité 153, Alexandre étant comptée pour deux sièges : Alexandria [de] Cambyses.

répondent à des districts civils ; les trois seuls dont l'existence soit attestée, appartiennent à l'Issaurie, mais il n'est question d'eux qu'à la fin du VII^e et au VIII^e siècle, c'est-à-dire à une date de très loin postérieure à Anastase I^{er}, auteur présumé de la *Notitia*.

En définitive, nous aurions déjà de très fortes raisons pour écarter de notre champ d'examen la *Notitia* dans l'une ou l'autre de ses rédactions. Cependant, afin d'en finir avec elle, essayons de remonter à ses origines.

Et pour commencer, regardons son contexte. Je remarque d'abord, dans les manuscrits qui m'ont été accessibles, que la *Notitia* n'est pas isolée. Dans le *Suppl. gr.* 1226, elle est précédée des *Nea Tactica*, c'est-à-dire d'une nomenclature constantinopolitaine du X^e siècle en trois parties (1), suivie de la hiérarchie du patriarchat d'Alexandrie, de la hiérarchie du patriarchat de Jérusalem (2), de l'éparchie de Grande Arménie et de l'éparchie de Chypre (3), de la hiérarchie du patriarchat de Rome. Dans le *Vat. gr.* 1455 et son adaptation latine, elle est suivie des métropoles, archevêchés et évêchés de Palestine et d'Arabie. Dans le *Berol.* 1477, elle est encadrée par les métropoles ou archevêchés relevant de Constantinople, d'Alexandrie, de Jérusalem, de Bulgarie, de Macédoine. — En somme, nous voici en présence d'un « *orbis christianus* » en diverses parties, modifiées et mises au point d'après les circonstances ou seulement en conformité avec les prétentions de Constantinople sur la catholicité.

La première forme de ce recensement œcuménique pourrait bien s'être conservée dans le *Vat. gr.* 2210 (4), un « chronographe abrégé » de la seconde moitié du IX^e siècle, qui donne la liste et les limites des cinq patriarchats dans l'ordre : Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem ; à quelques détails près, c'est la *Notitia V de Parthey* (5).

(1) Ordre des métropoles soumises à CP, ordre des archevêchés, ordre des évêchés dans chaque métropole. Ce document remonte à Léon VI et fut publié dans les premières années du X^e siècle (éd. H. GELZER, 1890) ; une « diatopos » mise au nom du même empereur (*P. G.*, CVII, 367-370) appartient à l'époque d'Alexis Comnène (XI-XII^e siècle) ; aux *Nea tactica* se rattache étroitement une *Taxis* publiée par GELZER dans les *Athanaidugen de Munich* (XXI, 3, [1911], p. 550-559).

(2) Quatre métropoles, la quatrième étant celle d'Arabie. Cf. mon article sur *Les anciens évêchés de Palestine*, dans le *Mémorial Lagrange*, p. 222-227.

(3) Avec la notice de Georges de Chypre sur lui-même (n° 1105).

(4) Ed. A. SCHOEYE, *Eusebi chroniconum litter prior*, I, Berlin, 1874; Appendix IV, col. 81-83. Le dernier patriarche de Constantinople nommé est Méthode (843-847) ; les derniers empereurs sont Théodora et Michel (842-856), Michel (856-867), Basile (sans indication d'années).

(5) *Hierocles Synecdemus et Notitiae graecae episcopatum*, p. 133-145; *P. G.*, CVII, 352-356 A 7, parmi les œuvres de Léon le Sage. Nil Doxopatris, au XI^e siècle, semble indiquer d'années).

Les plus grandes réverences y sont faites à Antioche (Τέταρτος ἀπόστολος καὶ πατρερχὺς θρόνος Ἀντιόχειας τῷ καπελῶν τῷ ἀπόστολῳ Πέτρου πρώτοτος θρόνος, ἔνθα καὶ τηλάται ἡ εἰρήσιμος αὐτοῦ θρόνος). Les limites assignées au patriarcat sont l'Ibérie, l'Arménie, l'Abassie, le Chorasan, les Perses et les Mèdes, la Chaldée « jusqu'aux extrémités de l'hégémonie arabe », les Parthes et les Élamites, les Mésopotamiens jusqu'au lever du soleil. Le patriarcat comprend douze éparchies (Syrie I^{re}), deux λατοί — un ensemble de 151 évêques, ajoute le document. Convenons que le chiffre des 153 évêques de la *Notitia* est singulièrement approché.

Telle pourrait bien être l'origine de la *Notitia d'Antioche*, c'est-à-dire une section de l'*« orbis catholicus »* byzantin rédigé à Constantinople dans la seconde moitié du IX^e siècle, à une époque où l'on ne savait presque plus rien des provinces orientales de l'empire perdues depuis plus de deux siècles ; il était loisible dès lors d'étendre les frontières du patriarcat des rives de la Mer Noire aux confins de l'Orient vers où s'en allait plus ardent que jamais le désir de la conquête sur l'infidèle (1).

Reste à dire quelques mots d'une transformation subie par la *Notitia*.

Certaines listes manifestement corrompues avaient fait de l'Arabie une quatrième métropole du patriarcat de Jérusalem ; d'autre part, il fallait expliquer comment l'évêché de Porphyréon (devenu Porphyropolis) était passé de la Phénicie I^{re} à la Palestine (2), comment d'autres évêchés — notamment celui du Sinaï — se trouvaient au nombre des suffragants de Jérusalem.

La preuve était tirée, disait-on, d'une nouvelle de Justinien extraite d'un vieux manuscrit remontant à Anastase I^{er} d'Antioche et à l'époque où Jérusalem fut élevée à l'honneur du patriarcat, en l'année du monde 6042. On y lisait que les patriarches de Constantinople ensemble l'introduction géographique — empruntée à un document tout proche de *Vat. 2210* et *Notitia V* — et une nomenclature assez voisine de celle que contient le *Suppl. gr.* 1226 (deux catholicoi ; treize métropolites — la 13^e étant Emése ; huit métropoles autocephales ; huit archevêchés autocephales ; cinq λατοί).

(1) J'ai trouvé ailleurs (*Mémorial Lagrange*, p. 222-3) comment on suppléa au silence de l'auteur sur les diocèses du patriarcat de Jérusalem et de la province d'Arabie en enfitant, immédiatement après Antioche, les n° 998-1057 (Palestine) et 1058-1092 (Arabie).

(2) Ainsi dans le *Vat.* 1455 et dans la *Notitia Antiochiae et Ierosolymae patriarchatum* (XI-XII^e siècle) publiée par TOBLER, *op. cit.*, p. 331-8.

tinople, d'Alexandrie et d'Antioche s'étaient réunis en synode au mois d'août de la 13^e indiction; le but de cette réunion était de donner au nouveau patriarche un certain nombre d'évêchés qui formeraient sa circonscription territoriale : c'est de cette façon que Porphyropolis fut élevé à la métropole de Tyr et quelques évêchés à Bosra, qui dépendait d'Alexandrie (1).

Tout ceci est manifestement faux et il suffit de le noter (2). Cependant arrêtons-nous à quelques détails : « un vieux codex datant d'Anastase patriarche de Théoupolis » (... ἐκβληθὲν ἀπὸ τοῦ παλαιοῦ κώδικος ἐπὶ Ἀγαθατοῦ πατριάρχου Θεούπολεως μεγάλης Ἀντιοχεῖς), « durant le règne de Justinien... durant l'année 6042... au mois d'août de la treizième indiction » (τὰ συμπατριαρχεῖα τοῦ μεγάλου Λουτραρχοῦ... τοῦ τούτου... κατὰ μῆνα αἴγουστον ἑδεκτίῳ τοῦ'). Or ce sont, à très peu de chose près, les données fournies par le *Suppl. gr. 1226*, f. 246^r, en tête de la hiérarchie d'Antioche : Ὅγδην ἀπὸ παλαιοῦ κωδικοῦ ἐπὶ Αγαθατοῦ πατριάρχου Θεούπολεως Ἀγριόειας ἐπὶ τοῦ μεγάλου βασιλέως Ἰεροσολαμῖ, ἐν μηνῷ αὐγούστῳ ἑδεκτίῳ τοῦ γε' τριῶν.

Nous pouvons conclure. La *Notitia Antiochena* ne peut entrer en ligne de compte dans une histoire du patriarcat d'Antioche du IV^e au VII^e siècle ; c'est un faux composé au IX^e siècle, à plusieurs reprises remanié et complété entre cette date et l'époque des Croisades.

(1) Cette pièce est citée dans le recueil de MURLOSCI-MÜLLER, *Acta et diplomata*, vol. V, t. 2, Vienne, 1887, p. 241 : synode constantinopolitan de juillet 1588 en faveur du Sinaï. — Elle circulait déjà, sous une forme un peu différente peut-être, au XI^e siècle, puisqu'on la retrouve dans Nil DOXOPATRIS (p. 281) et dans une adaptation latine, TOBLER, p. 388-9.

(2) Cf. *Mémorial Lagrange*, p. 224-7.

LISTE DES INSCRIPTIONS DATÉES (1)

Pages	
175	317 : Douma..... 192
110	318-9 : Deir Ali..... 43
175	320 : Mardouk..... 242
170	329 : Arné..... 43
234	336-7 : Qaiours..... 176
235	* : Ma arrâta..... 176
170	337 : Zebed..... 167
186	339-340 : Dar Qita..... 173
181 n. 9	341-2 : Sermada..... 177
235	342 : Imân..... 230
188	345 : Oumm el-Djimal..... 233
171	* : Sanamein..... 225
189	349 : Kokanaya..... 175
239	349-350 : Simkhar..... 172
231	350 : Imân..... 209 n. 8
173	354 : Hit..... 230
185	354-5 : Deir Salib..... 166
186	354-7 : Shaqqa..... 235
190	359-360 : Ksedjibé..... 173
236	360 (?) : Bosra (latine)..... 228 n. 11
177	* : Isaurie (latine)..... 143 n. 1
185	362 : Anz..... 227
177	* : Djonneine..... 229
172	363 (?) : Bâtoutsa..... 171
177	363-4 : Tourlahâ..... 178
177	364 : Frigya..... 186
185	365 : Kerratin..... 187
187	367-375 : Isaurie (latine)..... 143 n. 1
173	368-9 : Kerratin..... 187
199	369 : Kokanaya..... 175
174	372 : Hass..... 187
205	* : Fafirtin..... 174
188 n. 7	374 : Djouwaniyé..... 173
229	375-6 : Zerzia..... 179
226	376 : Hass..... 187
176	* : Hass..... 187
239	* : Kokanaya..... 175
166	388-395 : Idjaz..... 187

(1) Certaines inscriptions antérieures au IV^e siècle ont été intentionnellement omises dans cet index. — La plupart des inscriptions sont datées selon l'ère des Séleucides (311-312 avant J.-C.); celles de l'Antiochène (p. 170-179) selon l'ère d'Antioche (48-9 après J.-C.; cf. p. 160, n. 3); celles de la province d'Arabie (p. 208-240) selon l'ère de Bosra (106 après J.-C.), exception faite pour Shaqqa (p. 235), Dât-Râs (p. 219, n. 2) et peut-être Yaddoudé (p. 220).

ROBERT DEVREESSE

LE

PATRIARCAT D'ANTIOCHE

DEPUIS LA PAIX DE L'ÉGLISE
JUSQU'A LA CONQUÊTE ARABE

IMPRIMATUR :

Die 15^e Decembris 1944.

+ Emmanuel card. SUHARD.
archep. Parisiensis.

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Cie, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90
1945